

Naître femme, n'être « que » femme ?

Stefano Monzani

Volume 28, numéro 2, 2019

Identités². Qui suis-je ? Deuxième partie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069695ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1069695ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monzani, S. (2019). Naître femme, n'être « que » femme ? *Filigrane*, 28(2), 71–97. <https://doi.org/10.7202/1069695ar>

Résumé de l'article

L'identité personnelle de tout un chacun est forcément multiple et métisse, à l'image de nos sociétés globalisées. Par les flux incessants auxquels elle soumet les individus, notre époque postmoderne favorise la multiplicité et l'émergence d'un soi pluriel. Les réseaux sociaux, brouillant les limites entre le réel et le virtuel, permettent aussi de se construire de nouvelles identités et de vivre des facettes cachées de sa personnalité. L'analyse détaillée de la situation clinique d'une patiente présentant un trouble de l'identité et une forme de dysphorie du genre issus de sa relation primaire avec sa mère me permet d'étudier l'extrême complexité de la construction psychique de la féminité chez la femme et ses liens avec la maternité, et de souligner au passage les limites de l'approche des *gender studies* pour expliquer la genèse de l'identité sexuée et ses embûches. Les *gender studies* ne tiennent compte ni de l'histoire singulière du sujet ni de sa fantasmatique personnelle autour du corps, dont les origines se situent dans la relation primaire à la mère.



Naître femme, n'être « que » femme ?

Stefano Monzani¹

Résumé : L'identité personnelle de tout un chacun est forcément multiple et métisse, à l'image de nos sociétés globalisées. Par les flux incessants auxquels elle soumet les individus, notre époque postmoderne favorise la multiplicité et l'émergence d'un soi pluriel. Les réseaux sociaux, brouillant les limites entre le réel et le virtuel, permettent aussi de se construire de nouvelles identités et de vivre des facettes cachées de sa personnalité. L'analyse détaillée de la situation clinique d'une patiente présentant un trouble de l'identité et une forme de dysphorie du genre issu de sa relation primaire avec sa mère me permet d'étudier l'extrême complexité de la construction psychique de la féminité chez la femme et ses liens avec la maternité, et de souligner au passage les limites de l'approche des *gender studies* pour expliquer la genèse de l'identité sexuée et ses embûches. Les *gender studies* ne tiennent compte ni de l'histoire singulière du sujet ni de sa fantasmagorie personnelle autour du corps, dont les origines se situent dans la relation primaire à la mère.

Mots clés : identité ; genre ; féminité ; maternité ; réflexivité.

Abstract : The personal identity of everyone is necessarily multifaceted and hybrid, just like the globalized society we live in. In our postmodern era, every individual is submitted to constant flows which promote the multiplicity and the development of a plural self. The social networks, by blurring the frontiers between the real and the virtual, make it possible for individuals to build new identities and to experience hidden aspects of their own personality. I make a comprehensive analysis of a clinical vignette of a patient suffering from an identity trouble and a kind of gender dysphoria as the result of the primary relationship with her mother. I study the very complex psychic construction of the femininity in women, in relationship with motherhood. Thereby, I argue that the gender theory cannot explain the origin, riddled with obstacles, of the sexual identity, because it doesn't take into account neither the unique history nor the personal body fantasies of each person, whose origins lay in the primary relationship with the mother.

Keywords : identity ; gender ; femininity ; motherhood ; reflexivity.

À Pierre Bayard

[...] il faut être énormément et beaucoup, un sexe et l'autre, un monde et l'autre, une et plusieurs [...] (P. J. Jouve, *Vagadu*)

Comment cerner l'identité? Si pour certains elle ne représente qu'un slogan contemporain creux et prétentieux propre à la culture du narcissisme (Laplantine, 2015), peut-on se débarrasser si rapidement de l'identité à une époque où règnent l'uniformisation et la quantification de soi (Leguil, 2018)?

Toute identité est forcément plurielle et contextuelle; elle est un processus d'identifications, d'affiliations et d'appartenances, autant de facettes hétérogènes dont chacun de nous est la résultante singulière et originale. Le tiraillement entre le changement sans fin et l'individu comme unité (fût-elle purement fictive...) caractérise le sujet contemporain. *Je n'est pas seulement un autre, mais plusieurs en même temps.*

Parmi les mutations majeures de notre monde contemporain, l'avènement de l'ère numérique a largement contribué à nourrir ces aspects. Les moyens offerts par Internet, au même titre que les formes d'écriture autofictionnelles considérées comme la création d'une *identité supplétive*, nous permettent de flatter notre narcissisme, d'exprimer notre authenticité, d'expérimenter instantanément « le caractère fondamentalement pluriel et multidimensionnel de l'être humain » (Josset, 2012, p. 90). Autant de fragmentations et de créations d'identités multiples ou de projections, potentiellement aliénantes, de nos objets internes (Godart, 2016). *Jusqu'où suis-je moi?*

D'autres facteurs viennent s'ajouter à l'auto-compréhension de notre identité plurielle. Notre monde est de plus en plus globalisé, un fil tendu entre identité et différence(s), communautarismes et universalisme. Dans ce contexte mouvant, la complexité et l'incertitude sont devenues les paradigmes majeurs de notre condition contemporaine.

Sous l'égide de la déconstruction généralisée des rôles (par exemple en ce qui concerne la famille et les fonctions parentales) et des binarismes à la faveur du *métissage* et de l'hybridation, l'autonomie et la liberté d'autodétermination, devenir ce qu'on est, vivre la « vraie vie », développer son potentiel, etc. ne vont pas sans angoisse.

En tant que le sujet postmoderne est soumis à des flux globaux incessants (d'images, informations, etc.) et à une panoplie de rôles, modèles et stéréotypes sociaux à endosser tous à la fois, certains sociologues parlent même de celui-ci comme d'un *dividu* protéiforme, flottant dans une société fragmentaire, discontinue, et où l'étrangeté à soi-même est la norme (Josset, 2012).

Ces mutations anthropologiques majeures ont aussi largement impacté notre conception de l'*identité sexuée*, identité *par excellence*.

Identité sexuée et genre

C'est le but politique ultime du mouvement de la *gender theory* de défaire la valence différentielle des sexes, d'abolir les genres (et les sexes), qu'elle estime socialement déterminés à la faveur exclusive du modèle hétéronormatif, et ce pour prôner l'expérimentation *queer* de toutes les combinaisons sexuelles possibles entre femmes et hommes.

On assiste ainsi à une expression plus libre et fluide de l'identité sexuée, qui s'accompagne d'une dé-psychiatisation de certains comportements auparavant taxés de pathologiques ou pervers. L'idée d'un « nouvel ordre sexuel » (Hefez, 2013) s'est frayé un chemin dans nos sociétés. Si l'anatomie demeure le roc du primaire sans pour autant déterminer le destin individuel, le déverrouillage des portes du genre a permis un certain affranchissement des assignations de sexe normatives à la faveur de l'idée d'une graduation et d'un mélange plus importants.

On ne peut pas tracer une frontière étanche entre le biologique et le social, le corps et l'esprit, la nature et la culture, mais seulement penser la complexité de leurs interactions et de leur émergence. Il n'y a pas de féminin ou de masculin clairement distingués ni de catégories homogènes prédéfinies, mais des féminités et des masculinités mélangées et plurielles qui coexistent en nous *en même temps*. Toute identité sexuée et genrée est un positionnement subjectif le long d'un *spectre d'identité* susceptible d'évoluer tout au long de l'existence. J'ai moi-même prôné l'idée d'un « troisième espace » entre sexe et genre (Monzani, 2014, 2015).

L'essor des « nouvelles familles » (D'Amore, 2010), de l'homo- et plus récemment de la trans-parenté (Hérault, 2014) ont également amené les cliniciens à affiner les acquis de la métapsychologie et à repenser non seulement les aspects techniques relatifs aux prises en charge thérapeutiques, mais aussi leurs référentiels théoriques majeurs. L'existence de notre *bisexualité psychique*, liée au complexe œdipien complet, la plasticité des identifications/investissements homo- et hétérosexuels (Heenen-Wolff, 2017)² et le polymorphisme sexuel infantile nous permettent de concevoir toutes les identités sexuées et genrées, toutes les orientations sexuelles et l'existence des nouvelles constellations familiales. Comme le résume S. Hefez, « nous hébergeons en nous une foule d'hommes et de femmes qui habitent notre inconscient [...] Être tous, mais aussi être toutes; notre inconscient ne fait pas le tri... » (Hefez, 2012, p. 109; mes italiques)

C'est en lien avec tous ces aspects de l'identité contemporaine et de notre *pluralité psychique* (Ayouch, 2018; Monzani, à paraître) que j'aimerais

traiter des questionnements identitaires chez une patiente que j'ai suivie en thérapie, questionnements s'exprimant à divers niveaux, mais plus particulièrement dans l'expression de son identité de femme et de la maternité.

Dans le cadre de mon propos, il est d'abord incontournable de rappeler brièvement quelques notions concernant le développement psychosexuel et les enjeux psychiques liés à la maternité.

«Ce nœud obscur qui attache ce corps au je» (Castel, 2003, p. 11)

Si nous naissons, anatomiquement parlant (on parlera dans ce cas de sexuation), soit femelle soit mâle (mis à part les cas d'individus intersexués ou présentant d'autres ambiguïtés génitales), cela ne suffit pas à faire de nous des femmes et des hommes (identité sexuée) selon les codes du féminin-masculin de notre société actuelle, et encore moins à déterminer notre orientation sexuelle (identité sexuelle). Le concept de *genre* a été forgé dans les années 50 par J. Money à partir de sa clinique avec des individus hermaphrodites (Cyrino, 2014). Il permet de rompre le lien déterministe avec le sexe biologique. Par son existence, le binarisme des sexes se trouve ainsi doublé par celui, psychologique, du genre (féminin et masculin). L'un ne découle pas de l'autre. À son début, le concept de genre sert à indiquer les aspects de la vie sociale des individus en relation aux différences sexuelles. Le genre est définitivement fixé autour de 2 ans et demi. Il représente l'achèvement du processus de différenciation sexuelle (être une femme ou un homme). La question est de savoir ce qui le détermine. La réponse de Money sera béhavioriste : le genre résulte de l'apprentissage social et notamment du sexe dans lequel l'enfant est élevé. Le déterminisme social prend ainsi le pas sur le déterminisme biologique, sans pour autant le remplacer entièrement.

Si R. Stoller s'accorde avec Money sur le fait que le genre psychologique n'est pas donné à la naissance et qu'il est irréversible (autour de 2 et 3 ans), il forge le concept de *noyau d'identité de genre* (*core gender identity*), à savoir la conviction intime que l'assignation de son sexe a été anatomiquement et psychologiquement correcte. La *core gender identity* est de nature psychologique ; elle constituerait alors le *vrai sexe* de l'individu, inaltérable, confirmant ou infirmant les données biologiques (Stoller, 1989). Là où Money avait mis l'accent sur le comportement observable, Stoller étudie plutôt la subjectivité, la conscience du sujet par rapport à sa perception. Si Money insistait sur le comportement et l'expression (*gender role*), pour Stoller l'*identité de genre* (*gender identity*) correspond au ressenti subjectif et intime

d'être femme ou homme. Cette subjectivation du genre se développe tout le long de la vie et correspond à une opinion ou à une « masse de croyances » qui a peu à voir avec la biologie. Vers 1 an, le comportement d'un enfant peut être jugé féminin ou masculin. Plus particulièrement, pour la fille il y a différents aspects de la mère auxquels elle doit s'identifier (à partir de la *protoféminité*, commune aux deux sexes), dont celui de la maternité. Le fondement de la féminité chez les femmes est leur sentiment définitif de leur état de femelles. Pour Stoller, le *noyau d'identité de genre* est déterminé par diverses forces, variables selon les histoires singulières, y compris biopsychiques (les sensations du moi corporel), et tout particulièrement par un mélange entre le conditionnement social et les fantasmes psychiques inconscients (notamment chez les mères) quant à l'assignation, ou encore par les dynamiques familiales qui peuvent créer des ambiguïtés dans le processus de différenciation du genre ou une confusion entourant la féminité.

Dans le prolongement de cette théorie, la notion d'*identité sexuée* théorisée par C. Chiland (Chiland, 2011, 2013 a, 2013 b, 2016), et inscrite dans la métapsychologie, désigne la façon dont le psychisme intrique (ou pas) l'ensemble des données biologiques et pulsionnelles et la dimension intersubjective. L'identité sexuée comporte des aspects objectifs (biologie, rôles associés à la féminité/masculinité, etc.) et des aspects subjectifs (le sentiment d'appartenir à un groupe sexuel).

Pour J. Laplanche (Laplanche, 2014), qui reprend, en la critiquant, la théorie de Stoller, genre et sexe sont aussi deux catégories différentes. Chez l'enfant il y a initialement *assignation* (ou prescription) du genre *par* le *socius* familial, et les parents en particulier, en fonction de leur inconscient sexuel (et plus précisément de leur sexuel refoulé, le « sexual », comme le nomme cet auteur) et de leur propre bisexualité psychique, sans qu'ils sachent « eux-mêmes exactement ce qu'ils entendent par mâle ou femelle, masculin ou féminin, homme ou femme. » (Dejours, 2003, p. 64) Dans le cadre de la *théorie de la séduction généralisée*, l'enfant *traduit* ces messages énigmatiques, il les interprète. Il n'y a pas de déterminisme mécanique, d'assujettissement social, comme le prétend la *gender theory*. Toujours pour Laplanche, c'est secondairement que le genre est organisé (ou naturalisé) par le sexe biologique, autour des 15 mois (phase génitale précoce) : le genre est alors une co-élaboration psychique qui n'aurait, au début, rien de social ni de sexué (Dejours, 2005).

Comme le résume B. Golse, « c'est dans la psyché des parents que se joue d'abord la question de l'identité sexuée de l'enfant » (Golse, 2017, p. 22), et ceci de façon peu dépendante de ses organes génitaux.

De nombreuses recherches en psychologie (voir par exemple Dafflon Nouvelle, 2010; Rouyer, 2004) ont pu montrer comment les messages inconscients envoyés par les parents se traduisent aussi concrètement (en fonction des expériences interpersonnelles tout d'abord sensorielles et émotionnelles) en une stimulation différentielle et oppositionnelle selon le sexe de l'enfant, mais aussi dans des comportements et des actes. Cet ensemble contribue à établir, chez l'enfant, une division des genres (féminin/masculin), une matrice narcissique et identitaire fondamentale (le sentiment du Moi) en termes d'identité sexuée (je suis une fille/un garçon).

Ainsi, bien avant la découverte de la différence des sexes, les enfants font l'expérience du sexuel et d'une différenciation précoce entre féminin et masculin qui va également nourrir leur propre *bisexualité psychique* asymétrique, indissociable de la problématique de la différence des sexes. Plusieurs psychanalystes contemporains ont théorisé les précurseurs archaïques de cette bisexualité psychique, même s'il « nous reste un énorme travail pour spécifier qualitativement le féminin et le masculin dans les deux sexes. » (Golse, 2017, p. 25)

Pour approfondir davantage notre sujet, abordons maintenant les liens entre la féminité et la maternité.

« ... l'enfant s'engorgeait de féminité maternelle... » (Louis-Combet, 1996, p. 12)

La féminité (à distinguer du féminin, commun aux deux sexes) et la maternité sont le plus souvent associées dans l'imaginaire collectif. Néanmoins, en dépit d'un lien qui paraît naturel ou instinctif, non seulement elles ne sont pas innées, mais elles ne s'impliquent mutuellement ni dans la réalité ni au niveau psychique.

Parmi les psychanalystes, F. Guignard (2002) a notamment montré que le féminin primaire (lieu où vont s'organiser les premières identifications féminines) et le maternel primaire ont une genèse bien différente. Ces espaces seraient même antagonistes (Schaeffer, 2005) et constitueraient un leurre d'intégration!

Enfanter et devenir *psychiquement* mère sont également des faits bien différents : la maternité ne se réduit pas à l'enfantement ; être mère n'implique pas non plus le fait de se sentir femme... Rien ne va de soi, tout est

bien plus complexe (Badinter, 2011). Comme l'écrit D. Brun (2015), il faut soigneusement distinguer le désir d'enfant, le désir de grossesse et le désir de maternité.

Concernant le désir d'enfant, il est difficile d'en tracer les contours car il n'existe aucune définition, mais seulement des visées multiples, à chaque fois particulières et en partie inassignables. Quelle est la nature de ce désir chez la femme? Il s'agit d'imaginer un « entrelacs indissociable de significations biologique, sociologique et psychosexuelle des identités masculine et féminine, selon des équilibres toujours différents selon les individus considérés. » (Gaille, 2011, p. 67) Aux multiples scénarios conscients et inconscients sous-jacents au projet d'avoir et/ou de désirer un enfant s'opposent, en miroir, tout autant de scénarios qui freinent ou empêchent toute possibilité de maternité jusqu'à l'infertilité dite psychogène (voir par exemple Vallée, 1977) : de la crainte inconsciente de l'inceste archaïque aux craintes de « retaliation » mortifère, en passant par le retour de la haine envieuse et non dépassée pour la génitrice.

Quoi qu'il en soit, ce sont les vicissitudes de la *relation homosexuelle primaire* et le développement de l'identité féminine originaire qui sont sournoisement à l'œuvre chez l'*amatride* (Balasc-Variéras, 2003). Maternel et féminin sont inextricablement liés à l'imaginaire maternelle primitive. Toute maternité pose inévitablement la question complexe de l'identification conflictuelle et des vicissitudes du processus de séparation-différenciation aux regards de cette imago. Le désir d'enfanter (ou « désir narcissique de complétude féminine » ; Le Guen, 2001) est premièrement un désir prégénital de mère à fille.

La « terrible femme-maternelle » (Poza, 1994)

Malgré des divergences théoriques parfois majeures, les psychanalystes s'accordent pour affirmer que l'identité féminine et ses assises narcissiques se construisent tout d'abord dans la transmission de base archaïque, à partir de l'identification primaire suffisamment bonne à la mère, son double, elle-même femme (mère *et* féminine ; Le Guen, 2001). Cette relation dite homo- (ou mono-) sexuelle primaire est souvent décrite en termes de rivalité, d'hostilité, mais aussi de violence (Argant-Le-Clair, 2003), de haine de part et d'autre, d'aliénation (Bauduin, 1994), ou encore d'un arrachement sans fin (Dargent, 2013), de ravage (Leben-Loison, 2014) ou de catastrophe (Lancôt-Bélanger, 2003). Un défaut d'investissement ou de reconnaissance identitaire féminine, des séparations précoces, des traumatismes ou d'autres

facteurs en relation au psychisme de la mère, mais aussi à sa propre vie intérieure en tant que fille puis femme (y compris les traumatismes transmis entre générations), auxquels le clinicien est souvent confronté, concourent à fixer la relation mère-fille sans possibilité de dégagement et d'autonomisation, et ce jusqu'à attaquer toute possibilité, chez la fillette devenue femme, d'investir libidinalement son corps féminin et d'imaginer pouvoir devenir mère à son tour. Le « versant trophique du narcissisme » est alors miné dans ses fondations mêmes. Le sacrifice (ou déni) de devenir féminine, femme et/ou mère pour conserver l'amour maternel tant convoité enlève alors toute séparation dans un *pacte noir* tacite (Godfrind, 2001 et 2016), une coïncidence narcissique mortifère, parfois masochiquement retournée sur soi et son corps.

Lors de son développement psychosexuel, la fillette doit notamment gérer deux aspects contradictoires : la proximité nécessaire avec sa mère, objet primaire d'amour idéalisé et modèle identificatoire (favorisé par la similitude des corps), et la possibilité tout aussi vitale de s'en distancer (que plusieurs auteurs inscrivent dans un renoncement mélancolique propre à la femme, par exemple Balestrière, 2003 et Louët et Chabert, 2011) pour investir l'« objet de l'objet ». Ce distancement survient au cours du développement psychosexuel de la fille, qui assume alors notamment l'agressivité à l'égard de sa génitrice, sans en éprouver une culpabilité écrasante et mutilante ou encore la crainte d'une retaliation. C'est notamment en se détournant progressivement de sa mère suite à la déception de ne pas avoir reçu, *en plus*, un pénis comme le garçon (mais avec l'idée de pouvoir avoir un bébé avec elle pour lui plaire, en s'identifiant, par cette voie, au père) et de ne pas faire l'objet de son amour exclusif, que la fillette pourra investir le père et le projet d'avoir un jour un bébé de lui (puis d'un autre homme) à l'instar de sa mère. Pour la plupart des psychanalystes, le lien avec la mère demeure à jamais empreint de déception, d'une soif d'amour avide et intarissable, et de reconnaissance narcissique indépassable. Deuil impossible de son premier double, dont l'ombre tombe sur le moi de la future femme (Chabert, 2007).

Déjà dans la phase préœdipienne, le regard séducteur du père, tiers – potentiellement séparateur – joue un rôle primordial pour favoriser l'affirmation identitaire féminine chez sa fille, y compris en termes d'identification phallique (se traduisant sous la forme de maîtrise, contrôle, affirmation, etc.). L'échec de processus de séparation-autonomisation va à l'encontre de la création d'un espace transitionnel, équivalent d'un *espace de conception* au sens large du terme (Faure-Pragier, 2003).

La maternité (ou son désir) va plonger la fille devenue adulte dans les retrouvailles avec la mère des commencements et le ressouvenir d'un passé nostalgique à la senteur d'inassouvi. Dans le meilleur des cas, cette naissance permettra à la fille de régler sa dette à l'égard de sa mère et de nourrir une relation plus apaisée et de féminité complice.

À la fin de cette première partie théorique, on peut dire que la transmission du féminin-maternel est un chemin périlleux et plein d'embûches. Pour preuve, je vais maintenant présenter et commenter une vignette clinique d'une patiente qui illustre d'une part la complexité de la construction identitaire (y compris sexuée) et de la *bisexualité psychique* en relation à la maternité et, d'autre part, les limites de l'approche des *gender studies* pour expliquer la genèse de l'identité sexuée et ses embûches.

Vignette clinique

La patiente dont je vais parler (que je nommerai dorénavant « L. ») a 30 ans quand elle vient consulter. Il s'agit d'une femme aux traits harmonieux, à l'allure féminine et à la peau mate car *métisse* du fait que son père est français et sa mère originaire des îles. La demande de thérapie de L. vise précisément à comprendre les raisons de ses « blocages » à toute idée d'avoir un jour un enfant. Pensée dont elle dit s'accommoder car elle veut disposer de son corps comme elle souhaite et ne pas se plier aux normes sociales. Elle a développé une véritable « misogynie » (Huston, 1996) et même une « pédophobie » (Péju, 2004) : elle détourne son regard à la vue des bébés et ne supporte même pas l'idée de les porter dans ses bras.

L. débute sa thérapie en larmes : elle parle ainsi de son *burn out* et de sa dépression liés au poste qu'elle occupait auparavant. De plus, elle vit encore le deuil de son chien adoré, animal humanisé, qu'elle a beaucoup investi, au même titre que tous les autres animaux sauvages et domestiques avec lesquels elle a partagé, depuis sa petite enfance, les plus fortes émotions qui soient. Elle dit en effet avoir « choisi » de rester « seule » depuis son jeune âge au profit du monde animalier. Cette *symbiose* avec le monde animal, et plus particulièrement aquatique (sur les liens psychiques profonds entre « la sensorialité plurielle de la femme », le maternel et l'eau, voir par exemple Fourment-Aptekman, 2001), s'est révélée salvatrice car elle affirme avoir reçu peu d'affection de la part de ses parents, peu enclins aux manifestations émotionnelles, y compris au sein de leur couple. Elle achètera un chien au cours de la première année de thérapie. Ce compagnon animal occupera la place d'un substitut d'enfant qui l'aidera, parmi bien d'autres fonctions

psychiques (voir Monzani, 2018), à *virtualiser* le processus de parentalité (Missonnier, 2009).

L. est aussi une bonne cavalière (de même, elle circule avec un vélo d'homme appartenant à son grand-père et possède une moto) et surtout une ichtyologue émérite : elle possède plusieurs aquariums sophistiqués et grâce à ses connaissances elle fait des croisements génétiques de poissons tropicaux. Fascinée par la maîtrise du processus de reproduction, elle se sent en revanche perdue au niveau de la réceptivité et du lâcher-prise qui permettraient de créer un « espace creux » virtuel (Ferraro et Nunziante-Cesaro, 1990) ou encore de nidifier un enfant imaginaire – réceptivité féminine qui crée un appel d'air amenant à la « dissolution dans le gouffre du trou à trou » avec la mère archaïque (Godfrind, 2016, p. 60) comme on va le voir. En effet, d'autres aspects de sa personnalité viennent interférer avec l'investissement de son corps de femme et de ses possibilités procréatives.

Si elle peine à reconstituer des souvenirs de son enfance, le monde de l'enfance fait partie intégrante de sa vie d'adulte, comme en témoigne son intérêt non seulement pour les peluches animalières contre lesquelles elle se love pour trouver le sommeil (Saiët, 2008), mais aussi pour la chasse aux Pokemons et les déguisements en personnages de séries télévisées. Son intérêt toujours actuel pour les super-héros masculins, qu'elle traite comme des *objets-soi miroirs* (Kohut et Wolf, cités par Leroux, 2016, p. 101) lui permet tout particulièrement de nourrir son self d'une image masculine puissante. Elle se souvient que pendant son enfance sa mère travaillait à l'extérieur et son père en tant que travailleur autonome à la maison : elle sait que la première venait la nourrir à la garderie pendant les pauses de midi. Sa mère lui a également raconté comment elle avait dû se débrouiller seule, lors de sa naissance, car son père était complètement dépassé par la situation. Plus tard il jouait parfois avec sa fille dans le jardin familial et lui avait notamment acheté un couteau (que L. associe à un souhait de son père de la traiter/voir comme un garçon, ce qui expliquerait, selon elle, sa *dysphorie de genre*). Elle dit aujourd'hui encore qu'elle est la « préférée » de son père et qu'il prend facilement parti en sa faveur, contre la mère.

L. dira très peu de choses de son adolescence et des transformations corporelles/pubertaires pourtant cruciales pour l'essor de l'*identité sexuée* (Schaeffer, 2013) : elle se souvient avoir porté des habits féminins (des jupes), avoir fréquenté une amie ainsi qu'un copain qu'elle voit encore très régulièrement (copain qu'elle perçoit comme un homosexuel qui s'ignore). Ses premières expériences sexuelles avec de jeunes hommes ont été aussi

cauchemardesques que sa détresse de s'être retrouvée seule, loin de sa famille, pour accomplir ses études. Elle dit n'avoir éprouvé aucun plaisir, plutôt même du dégoût d'elle-même et de son corps.

« Je ne suis pas celle que vous croyez » (de M'Uzan, 2015)

En début de thérapie, L. me fait part de ses fantasmes autour de son *identité sexuée*: elle se rêve en homme, plus précisément en uniforme de policier. Lors des rapports sexuels, elle ne supporte pas d'être touchée par son mari et surtout au niveau de ses seins qu'elle encercle parfois de bandes pour les cacher. Elle parvient à avoir du plaisir seulement si elle se nourrit de fantasmes sexuels où elle imagine avoir un sexe d'homme. La seule fois où elle a pu se sentir véritablement femme, dit-elle, c'était lors d'une relation de quelques semaines, par Internet, avec un inconnu. C'est par écran interposé, de façon désincarnée et anonyme (il s'agissait d'échanges par écrit), que L. a pu vivre une expérience sensuelle/sexuelle unique. « Le réseau libère des impératifs identitaires en affranchissant le sujet de son corps », écrit D. Le Breton (Le Breton, 2006, p. 32). La relation spéculaire et féminisante avec cet homme semble lui avoir permis de se laisser aller à ressentir, sans danger, son corps de femme et ses pulsions érotiques, bref, des éléments de son identité sexuée et sexuelle féminine. Pourrait-on parler d'un *soi virtuel féminin* (Bayard, 2014) qui s'est mis à réellement exister pendant la durée de cet interlude?

Lors d'un séjour vacancier, elle se retrouvera dans les bras d'un homme qu'elle décrit comme musclé et à l'aspect viril qui lui fera tourner la tête, juste le temps d'une danse. Dans un rêve suivant cet épisode apparaissent deux hommes de style footballeurs américains se jetant d'un avion en parachute ou, comme je lui interpréterai, « s'envoyant en l'air »: c'est plutôt en tant qu'homme et pas en tant que femme qu'elle avait inconsciemment imaginé être attirée/avoir attiré l'homme qui tentait de la séduire (homme qui, lui, l'avait vraisemblablement perçue comme une amante potentielle).

Pendant une bonne partie de la thérapie, elle me parlera de ses amis les plus intimes, tous homosexuels ou à l'identité incertaine. En effet, L. évite le contact avec les autres femmes avec qui elle pense ne rien avoir à partager ou qu'elle considère défensivement, par contre-investissement de l'homosexualité primaire, comme « superficielles » ou peu intéressantes, s'occupant principalement de sujets typiquement féminins. Ses amis homosexuels, doubles masculins, lui renvoient une image narcissique d'elle comme étant l'un des leurs, en réalité celle d'un *homme manqué*.

L., qui est également férue en informatique, présente également une addiction à la pornographie masculine. Ce qu'elle cherche, dit-elle, n'est pas tant de l'ordre de l'excitation sexuelle que de celui « esthétique », lui faisant éprouver des « sensations spéciales », innommables. Elle s'attarde particulièrement sur des scènes précises qu'elle visionne en boucle ou qu'elle recherche à l'identique dans d'autres films, jouées par d'autres acteurs.

Cette addiction fait écho à plusieurs autres aspects de sa personnalité. Elle semble notamment correspondre à l'utilisation d'objets externes contre-dépressifs. Si la constitution de l'aire transitionnelle est la condition nécessaire pour développer une capacité à être seul et se séparer, L. éprouve une réelle souffrance lorsque confrontée à la solitude. Elle présente également des problèmes d'endormissement depuis longtemps. Il s'agirait là d'une défaillance narcissique et d'un défaut d'introjection pour pallier les autoérotismes, qui se trouvent alors remplacés par une dépendance aux sensations ego-syntoniques qu'elle cherche à vivre en s'identifiant aux hommes qu'elle voit à l'écran. On pourrait dire qu'elle « habite l'image de ses désirs » (Jauréguiberry, 2000, p. 143). *L'agrippement scopique* vise, de façon toute-puissante et narcissiquement rassurante, à faire correspondre fantasmes et réalité. Dans le cas de L., la crainte du vide renvoie vraisemblablement à des mécanismes d'agrippement liés à la crainte d'effondrement infantile.

L'intérêt exclusif pour la pornographie masculine nourrit aussi, dans une boucle rétroactive, son activité d'écriture : depuis longtemps elle dit écrire un ouvrage, qu'elle remanie sans cesse, et qu'elle aimerait pouvoir publier un jour, qui traite lui aussi d'une histoire amoureuse entre deux hommes.

En plus de cette addiction, L. procède à des *manipulations de soi* (Jauréguiberry, 2000 ; Perea, 2010) en empruntant d'autres *identités-simulacres* sur des sites Internet, afin de *faire corps* avec des *communautés-miroir* de lesbiennes ou bisexuelles. L'invention de nouvelles identités comme *virtualités de soi* pourrait être vue comme un enrichissement, et une expérimentation de l'hétérogénéité identitaire à travers le miroir du groupe. Chez elle, la *projection identitaire* dans des communautés composées de *mêmes* sert à constituer un espace narcissique protégé et sous contrôle, un *laboratoire identitaire* ou encore une *re-création* où vivre ses multiples *identités fantasmées, virtuelles*, qu'elle ne peut véritablement déployer dans la réalité. Comme l'écrit le philosophe F. Jullien au sujet de la *décoïncidence*, « la désassimilation de ce qui s'en est durci en "identité" [...] permet de faire reparaître cet être par ce qu'il est d'autre, en ce qu'il est autre ou bien, disons, en tant qu'autre. » (Jullien, 2019, p. 144-45)

Toujours dans ce contexte d'*identités mouvantes*, il faut relever que L. manifeste des difficultés relationnelles importantes, indice d'une porosité des limites identitaires. Elle fluctue entre l'évitement relationnel tout particulièrement vis-à-vis d'autres femmes et l'adhésivité (liés à un fantasme de continuité et de retour au même), au point de se (con) fondre carrément avec son interlocuteur/trice. Elle se retrouve parfois dans des situations étrangement inquiétantes qui lui font physiquement tourner la tête sans plus savoir comment sortir de cette *chimère* (de M'Uzan, 2015). Vécus que j'ai aussi souvent expérimentés au niveau contre-transférentiel.

La famille

Son image du couple parental est celle d'un non-couple, de deux personnes souvent en bagarre et ne montrant aucune affection réciproque, contredisant systématiquement les propos de l'autre. Dans l'anamnèse familiale il faut signaler que la mère de L. a une activité d'écrivaine : issue d'une famille pauvre des îles, née après un enfant mort, elle a su s'extraire de ce milieu, essentiellement féminin (où il y aurait aussi des cousins homosexuels), jusqu'à quitter son pays natal pour mener à bien des études littéraires à Paris sous l'impulsion (voire la contrainte) de son père dont elle a assouvi l'Idéal. L. la décrit essentiellement comme une personne autocentrée, « l'homme de la famille » (c'est elle qui gagnait pour l'essentiel l'argent du ménage). Apparaît ici l'imaginaire d'une *femme phallique* (Mathon-Tourné, 2015), à la fois femme et homme, dévaluant le père en tant que simple géniteur. Le père est plutôt assimilé à un enfant, faible, passif et dépendant.

L. entretient avec sa mère une relation complexe et ambivalente. Elle cherche à attirer son attention alors que celle-ci détourne son regard de sa fille jusqu'à dénier carrément son existence. Sa mère ne tient pas compte de ses propos et la perçoit le plus souvent avec des projections massives en tant que *double indifférencié* qui entérine l'affirmation d'une identité à soi (par exemple, elle lui offre des habits sans tenir compte ni de ses goûts ni de ses mensurations...), plus rarement avec une certaine empathie, surtout quand sa fille partage les mêmes activités ou intérêts qu'elle. Tous les mouvements agressifs ou de rivalité adressés à la mère sont bannis et se manifestent surtout dans les productions oniriques. Ainsi, dans un autre rêve, elle parvient à ouvrir un coffre qu'on peut facilement identifier en tant que représentation de l'intérieur de la femme. Grâce à un miroir maléfique qui évoque celui de certains contes et à la lumière qu'il projette, elle parvient à éliminer une autre femme qui essaie de l'empêcher d'accomplir cette opération. Ce rêve

ne parle-t-il pas des portes des mères? Ou encore des clés du destin du féminin? (Schaeffer, 2011) Il fait écho à un autre plus ancien où sa mère possède des clés convoitées qui ouvrent des portes, réservées respectivement aux hommes et aux femmes. Toujours pendant cette période, L. revendique un espace personnel, une *chambre à soi*, et elle se rêve en train de dormir dans un berceau en forme d'œuf, rêve où nous entrevoyons sa partie enfant qui cherche à éclore. Si toute idée de concevoir un bébé semble forclore en début de thérapie, c'est régressivement l'image d'elle-même en tant que bébé éternel (de sa mère) (Vallée, 1977) qui paraît prendre une place importante dans son psychisme.

Quant au père de L., il traîne lui aussi une histoire douloureuse voire traumatique où il a été élevé par sa seule mère, elle-même désavouée par sa famille, dans des conditions de précarité et de désamour. L. le décrit comme un homme effacé, hypocondriaque, dépendant, ayant des traits obsessionnels et des peurs (voire des phobies) diverses qui le confinent la plupart de la journée dans sa chambre à lire ou étudier pour lui-même.

L. est l'aînée d'une fratrie de deux enfants. Son frère est dépendant au cannabis et à l'alcool, sans formation achevée. Il loge le plus souvent chez ses parents malgré des tentatives de séparation qui se sont soldées par des problèmes multiples, y compris avec la police. Sa mère lui achète l'alcool qu'il boit en excès, et l'autorise à cultiver du cannabis dans une pièce de la maison familiale. L. est outrée par l'attitude de ses parents, le peu de limites qu'ils posent à son frère et se montre aussi jalouse des privilèges qu'ils accordent à ce tyran domestique. Questionnée sur ses relations avec ce frère pendant leur enfance, elle dit ne pas avoir de souvenirs précis, si ce n'est qu'il aurait eu besoin de soins médicaux dès son jeune âge et qu'il aurait eu des problèmes de comportement ayant focalisé l'attention de ses parents sur lui.

Au fur et à mesure de la thérapie, L. prendra conscience des graves dysfonctionnements familiaux où elle a grandi et plus particulièrement du manque de différenciation entre ses membres et de reconnaissance de la différence des sexes et des générations. À titre d'exemple, L. réutilise parfois les sous-vêtements que lui passe sa mère. D'autres fois elle choisit certains vêtements de son frère et *vice versa*. Porter les habits (de surcroît intimes) de sa mère renvoie plus particulièrement à « habiller la femme de la peau de sa mère » (Saiët, 2008, p. 236), autrement dit à chercher le contact indifférencié, peau-à-peau, avec la mère primitive. Cet échange particulier rétablit fantasmatiquement un lien homosexuel avec la mère, lien empreint d'*aliénation érotique* et d'*emprise* (Bauduin, 1994) dont nous allons encore parler.

L. est mariée. Son mari est un homme peu affirmé, qu'elle considère comme un enfant à mater, et qu'elle a aidé, dit-elle, à « s'autonomiser » face à ses parents. Elle se plaindra souvent de lui car elle le trouve passif et sans initiative (avec les bénéfices secondaires narcissiques de cette maternisation). Plusieurs autres éléments indiquent une homosexualité latente chez cet homme, sur fond d'anxiété généralisée. Les analogies entre le fonctionnement de cet homme et le modèle masculin du père de L., ainsi que les enjeux identificatoires de leur couple (et tout particulièrement les rôles de genre inversés), seront mis en évidence au cours de la thérapie.

Maternité

Après quelques mois de thérapie, et sans véritables changements majeurs (si ce n'est un assouplissement dans ses relations avec les femmes, parfois de jeunes mères, et l'amitié avec une collègue plus jeune, double narcissique, elle aussi métisse), L. m'annonce que, sous l'effet de l'alcool, elle a « violé » son mari pour qu'il lui « fasse un enfant ». Elle n'exprime à ce moment – et n'exprimera jamais – aucun désir véritable d'avoir un bébé. Face au manque d'émoi de L., j'éprouverai moi-même une certaine appréhension pour la future grossesse, si improbable en début de traitement, appréhension accompagnée de rêveries autour du thème de la congélation. Dans un rêve particulièrement parlant qui suit une première fausse couche, elle imagine une scène où ses deux parents, armés de fourches ou de tridents, transpercent et tuent des rats (L. a elle-même eu, pendant son enfance, des rats comme animaux de compagnie). Plus tard, un autre rêve la met directement en scène en train d'accoucher de poissons à profusion (par le ventre) devant son père qui parle à bâtons rompus d'un tout autre sujet, et ne semble même pas s'apercevoir de ce qui est en train de se passer sous ses yeux. « Père, ne vois-tu pas que je suis une femme ? » pourrait-on titrer ce rêve, par analogie avec un autre, célèbre, de Freud.

Arrivée au troisième mois de sa grossesse elle pense arrêter sa thérapie car la question de sa « pédophilie » est désormais réglée. En effet, ses difficultés identitaires et son addiction sont pour elle plutôt une source de questionnement qu'un véritable problème, au même titre que sa dysphorie de genre. Je négocie une séance hebdomadaire qu'elle accepte avec ambivalence.

Pendant sa grossesse, loin d'un mouvement de « transparence psychique » (Bydlowski, 2002) ou de remaniements importants de son psychisme, je serai surtout témoin de ses craintes de perdre l'enfant, craintes par ailleurs souvent présentes chez les futures mères (Chabert, 2007), et d'un matériel imprégné de concrétude.

Sa mère, à laquelle elle est progressivement plus proche dans une relation féminine qui paraît plus complice et différenciée à la faveur d'une « *densification* » (Bataillon, 2016) de son identité personnelle, aménage sa chambre pour l'accueillir avec le futur bébé, comme si c'était le sien propre ! Elle fera complètement abstraction de l'existence du tiers, en l'occurrence de son gendre, et formulera le souhait d'assister à l'accouchement.

Je reverrai L. une dernière fois, quelques semaines après son accouchement. Elle viendra avec son bébé, un garçon, pour me remercier de l'avoir aidée à devenir mère.

Commentaire

L'analyse des différents éléments amenés par L. le long de sa thérapie semble indiquer une *souffrance narcissico-identitaire* qui fait écho aux « craintes narcissiques » propres à toute position féminine (Chasseguet-Smirgel, 1964, p. 131). Plus particulièrement, c'est le processus de *réflexivité* (Jung, 2015) qui a vraisemblablement été l'élément central le plus pathogène pour L. en termes de subjectivation, y compris pour la constitution de son identité féminine. En témoignent en premier lieu ses angoisses d'abandon, la porosité des limites dedans-dehors à l'origine de vacillements identitaires, l'addiction à Internet, ses clivages, la recherche de doubles, la virtualisation de soi, etc. La question de son identité métisse n'est probablement pas non plus étrangère à ses difficultés identitaires et relationnelles. En effet, la construction identitaire chez le sujet métis se révèle être toujours complexe car, en raison de sa double appartenance, *il porte en lui des mondes hétérogènes de manière simultanée*, au risque de développer un faux-self de surface (Sironi, 2013).

L. vient consulter avec une demande précise : comprendre ses « blocages » à l'idée même de devenir mère. La question de son identité sexuée et de sa féminité fait partie intégrante de ces blocages. Elle n'a pas une image positive de la femme et du corps féminin en général, bien au contraire. Les origines de sa dysphorie semblent archaïques, en relation à un *défaut d'intégration psychosomatique de la féminité* et aux expériences de *désillusion* (Fua, 1995). Son image idéale correspond à celle de l'homme, en tant que *contre-identification* à la mère. Peut-on parler d'une protestation virile ou d'un refus d'être femme selon l'idée défendue par M. Wittig (2001) ? D'une revendication d'être un *cyborg*, figure du dépassement des oppositions femme/homme à la faveur d'une identité changeante, partielle et ouverte à une myriade de positions (Haraway, 2007) ? Ou encore d'une agentivité (*agency*) renversant

la passivité aliénante et socialement assignée du genre, comme le dirait J. Butler (2009) ? On perçoit les limites de tout discours constructionniste face à la clinique, du fait qu'il ne tient pas compte des *conjunctures primordiales* du sujet ni de sa fantasmatique personnelle autour du corps (Leguil, 2015).

Comment comprendre les « blocages » de L. et sa dysphorie du point de vue clinique ? Il me semble heuristiquement pertinent de penser que plusieurs hypothèses d'interprétation/signification possibles (même au-delà de celles que je propose), en partie déjà esquissées, peuvent *co-exister* toutes à la fois à l'image des identifications/personnages/désirs/etc. multiples qui constituent notre *champ identitaire* (de M'Uzan, 1970) et cohabitent dans notre *multiplicité intérieure* (Bayard, 2014) sous le signe du *virtuel*.

La relation primaire et l'indifférenciation

La relation primaire avec sa mère ne semble pas avoir apporté à L. les éléments identificatoires féminins-maternels escomptés. Cette relation, plutôt fonctionnelle et peu affective, est surtout marquée par l'*indifférenciation unisexuée* (Le Guen, 2001). L. semble avoir vécu sous l'emprise de sa mère, *femme phallique* (Mathon-Tourné, 2015) autosuffisante, qui la perçoit surtout comme un *prolongement narcissique*. Comment parvenir à se séparer, à s'échapper de la captation régressive quand on a vécu une relation si aliénante, sous le signe de la *perte* et non de la séparation, si ce n'est par les clivages identitaires et par le refus du féminin ? Plus particulièrement, la pensée de la maternité qui a conduit L. en thérapie incarne une menace identitaire, par crainte de fusion avec la mère archaïque ou encore d'attaque destructrice de soi et de la mère (Moulin, 2015).

Comme on l'a vu, le mythe de l'indifférenciation et de la séparation impossible régit le fonctionnement de cette famille dans sa globalité, tant au niveau sexuel que générationnel. On comprend aussi que, confronté à un vécu de dépendance, le père de L. n'ait pas pu véritablement jouer le rôle de tiers introduisant la loi et les différences générationnelles. Les troubles du sommeil et l'utilisation du « doudou-pansement » chez L. confirmeraient le ligotement sensoriel à la mère homoérotique primitive ou encore la confusion des corps propre à l'indifférenciation primaire. Comme défense contre l'aliénation *dans* l'autre (notamment *dans* les femmes), elle choisit alors la solitude en tant que refuge, comme à l'époque de son enfance. Les relations homoérotiques féminines sont tolérées par L. si l'objet peut être assimilé à une relation à un *double spéculaire* ou sur le mode de l'emprise. Emprise qu'il faut ici comprendre comme défense phallique narcissisante

(Faure-Pragier, 2003). Le rapprochement à sa mère est promu par une quête désespérée d'amour et de reconnaissance identitaire, à la fois en termes d'identité personnelle *et* d'identité féminine. Malheureusement ce *tropisme maternel* porte en lui le danger de revivre un perpétuel désaccordage, c'est-à-dire une inadéquation des réponses aux besoins narcissiques différenciés. On pourrait presque parler d'un phénomène d'*hallucination négative* touchant tout particulièrement la féminité de L.

Si la femme a la capacité d'offrir une porte ou simplement une entrée, on voit aussi, à travers les rêves de L., sa difficulté à accéder aux clés du féminin et aux trésors enviés. Pour espérer y accéder elle doit en effet tuer l'imaginaire effrayante qui, seule, déploie la *réflexivité* subjectivante, constitutive de l'identité primaire (de M'Uzan, 2005, 2015 ; Jung, 2015) et la matrice de la féminité chez la fille, autrement dit, le « corps narcissique du reflet » (Ferraro et Nunziante-Cesaro, 1990 ; Fua, 1995).

C'est à la recherche de son reflet, au risque de son aliénation, que L. court. Et c'est dans la réflexion spéculaire avec les hommes (plus particulièrement homo-sexuels), doubles d'elle-même et représentant l'altérité de son identité sexuée profonde, qu'elle pense pouvoir se re-connaître. Dans le même sens où « Narcisse ne tombe pas amoureux de son propre reflet seulement, mais de la réflexion primordiale » (Bonnet, 1996, p. 23) si problématique chez L.

Place du père et de la masculinité

Face à cette *impasse identitaire*, c'est la fuite inconsciente dans l'identité sexuée masculine qui semble avoir été privilégiée par L. L'accrochage à la masculinité et à l'homosexualité agie dans les films constituerait à la fois le rempart pour se protéger de l'engloutissement au féminin de la mère et peut-être aussi la tentative de sexualiser/érotiser leur relation homosexuelle en double, leur corps-à-corps originaire désaffecté qui n'a pas permis le développement adéquat des autoérotismes. On pourrait néanmoins également faire l'hypothèse que c'est une *relation primaire homosexuelle masculine* et non pas féminine qui est en jeu. C'est d'ailleurs cette même configuration spéculaire, avant toute différenciation sexuelle, qu'on retrouve dans la fantasmagorie de L. (dans une de ses fantaisies diurnes, elle se retrouve au milieu de deux hommes, au bord une rivière).

Son père, homme lui aussi centré sur ses propres intérêts et fuyant la vie familiale et sociale, ne semble pas non plus avoir véritablement apporté un regard d'homme féminisant et maternisant sur sa fille – comme l'indiquerait le rêve de l'accouchement de poissons (Hurstel, 2004). Il faut dire qu'en

travaillant à la maison il est resté davantage en contact avec sa fille. Aurait-il aussi exercé une fonction maternelle auprès d'elle? L. relève en tout cas se sentir affectivement plus proche de lui et même lui ressembler. Prolongeant ma précédente analyse, on pourrait imaginer un mouvement séparateur précoce pour fuir l'engloutissement symbiotique et la passivisation liés aux soins primaires et/ou même un mouvement plus œdipien, structurant pour le narcissisme de L. Un désir œdipien inversé plus fort et érotisé se cacherait-il derrière les fantasmes d'être un homme? On pense ici au couteau que ce même père lui a offert pendant l'enfance et que L. s'empresse d'interpréter en termes de symbole masculin (père qui, dans ce cas, aurait investi prioritairement le *masculin* chez sa fille).

Par ailleurs, l'arrivée du frère, à la santé fragile et au comportement problématique pourrait avoir détourné le regard des parents en laissant croire à L. que le masculin était bien plus investi et valorisé. En miroir, elle se serait aussi détournée de ses parents à la faveur de l'investissement des animaux et de la nature dont nous avons vu la fonction narcissisante. L'alliance avec le père serait-elle alors plutôt une alliance masculine au détriment du frère disqualifié qui aurait, lui, les préférences de sa mère (mère qui le rend encore plus dépendant en lui achetant de l'alcool)? Serions-nous alors confrontés à une *relation homosexuelle en double avec le père*?

Bisexualité et femmes viriles

On pourrait aussi voir ici à l'œuvre un *fantasme phallique de bisexualité* où les identifications féminines seraient plutôt rejetées (mais la différence des sexes reconnue), faute d'un lien homosexuel primaire suffisamment bon avec la mère, avec des conséquences majeures sur la constitution de l'identité sexuée féminine, au profit des identifications au *masculin* chez le père et chez la mère (Cabrerá, 2015). Les femmes décrites par cette auteure souffrent d'une carence dans l'intégration d'une position psychique féminine (il s'agirait donc plutôt de « femmes manquées ») et tout particulièrement dans l'accès à la position dite passive, tout aussi inconcevable pour L. Elles évoquent, mais seulement pour certains aspects, les « femmes viriles » anciennement décrites par J. McDougall (1964), femmes actives, méprisant les femmes et le féminin. La valence masculine phallique est peu reconnue par elles en raison de la dévalorisation de la mère envers le père, père châtré auquel elles se sont identifiées. Dans le même ordre d'idées, on pourrait aussi imaginer un *refoulement primaire du vagin*, se prolongeant dans le sacrifice de devenir femme, afin de ne pas renvoyer au père une image

de femme châtrée et susceptible de réveiller chez ce dernier des angoisses de castration (c'est la théorie développée par Cournot-Janin, 1998). Dans ce cas, le message envoyé à la fille serait « sois tout entière phallique, identifiée au pénis paternel » (Godfrind, 2016, p. 48), position qui serait fixée chez L. au détriment du développement du féminin intérieur et charnel. L'identification phallique non seulement permet aux filles de se protéger et de se différencier de la mère (Godfrind parle du pénis narcissique comme d'« antidote phallique au “trou narcissique” que creuse la dépendance existentielle à la mère » ; Godfrind, 2016, p. 67), mais également de racheter narcissiquement leur père fragilisé (Le Guen, 2001).

Scène primitive

Le matériel amené par L. semble aussi indiquer une annulation de la scène primitive, de la reconnaissance de la différence/complémentarité des sexes et du désir de concevoir un enfant (Faure-Pragier, 2003 ; Fua, 1995 ; Le Guen, 2001). L'agressivité et la violence mortifère envers la mère (mais aussi la retaliation, tout aussi haineuse, de la mère ou du couple parental combiné comme dans le rêve des rats tués) se laissent notamment entrevoir dans quelques rêves. Quelle place psychique a pu réellement prendre le père de L., personnalité dépendante et phobique social qui n'a jamais véritablement joué le rôle d'objet *tiers séparateur* ? Par ailleurs, le couple parental semble vivre de conflits, de façon clivée, et sans aucune manifestation affective. Nous sommes loin de l'image d'une mère-féminine érotique pouvant servir de modèle à sa fille, et d'une triangulation portée par une scène primitive structurante. On pourrait même se demander si le clivage du couple parental n'a pas exacerbé, chez L., la conflictualité interne inhérente à tout métissage, et plus particulièrement entre le féminin et le masculin.

Devenir mère

J'ai été fortement surpris par la décision de devenir mère (par un *acting* et sous l'effet désinhibant de l'alcool) chez L., après seulement quelques mois de traitement. Cette maternité serait-elle au service d'une individuation ou d'une auto-fondation (Lechartier-Atlan, 2001), d'un « quelque chose femme » (Poza, 1994) ou encore la recherche d'une frontière qui délimite les difficultés identitaires (Giuffrida, 2009) ? Ou s'agirait-il au contraire d'une « gestation sans maternité », autrement dit d'une « pseudo-identité féminine adulte en confusion avec l'univers maternel » (Ferraro et Nunziante-Cesaro, 1990, p. 123 et 113) ?

Je soutiendrais l'hypothèse que L. présente une forme de *clivage entre le maternel et le féminin*.

Ne supportant par la vue des bébés ni l'idée de sa propre maternité possible, elle est en réalité passionnée par la naissance, la scène primitive et les soins primaires : elle fait preuve d'un *care* et même d'une *préoccupation maternelle primaire* depuis son enfance. Elle a dressé et materné des animaux de toutes sortes, en exerçant sa potentialité créative féminine, par la procréation assistée – pourrait-on dire –... de poissons tropicaux. La mère/la mer (les milieux aquatiques en général) est omniprésente dans son psychisme. Le choix de ses études et celui de son métier vont tous les deux dans le sens d'une préoccupation pour autrui. Seulement, ses aspects maternels/féminins se heurtent à sa « pédophobie » et entrent en conflit avec son identité sexuée masculine profondément enracinée (au sens de la *core gender identity* de Stoller). Ce sont les avatars de la relation archaïque avec sa mère qui sont au centre de la problématique identitaire de L. et de sa *féminité empêchée*.

Comme nous l'avons supposé, la relation primaire n'a vraisemblablement pas favorisé la naissance d'une identité (d'un Je) séparée chez L., notamment en raison de l'emprise fusionnelle exercée par sa mère. Mère au regard peu *identifiant* pour sa fille (Fua, 1995). Le *double transitionnel* (Jung, 2015) n'a pas joué son rôle, et la relation au tiers paternel, lui-même fragile au niveau identitaire, dénié dans sa différence et son existence même, n'a pas pu contre-carrer l'attraction exercée par le trou noir maternel et promouvoir une identité féminine. Seul le dégagement actif par l'investissement des animaux et la fuite dans l'identité masculine ont permis à L. de négocier, de façon certes précaire, ses angoisses catastrophiques (de non-différenciation, engloutissement, etc.) par une fluidité identitaire et une *virtualisation de soi* au masculin.

À la faveur d'une *bisexualité psychique* toute-puissante (dont les racines archaïques sont en relation aux dispositions masculines et féminines de chacun des deux parents), contenant les principes du masculin et du féminin (c'est-à-dire empreinte d'androgynie, *illusion* d'unité de deux corps)³, L. confirmerait peut-être que devenir mère est « tout à la fois affirmation de féminité et réalisation masculine » (Mathon-Tourné et Boisseuil, 2016, p. 52). « La maternité (notamment la première) est tout autant un renoncement à la masculinité que réalisation masculine », car elle « restaure l'illusion de complétude » (à la fois être et avoir) et ébranle la féminité de la mère (Birraux, citée par Mathon-Tourné et Boisseuil, 2016, p. 55).

L'essor d'un *souci maternel* chez L. questionne aussi le *virtuel* du féminin (plus précisément de l'identité sexuée féminine), alors qu'elle préserve

entièrement, sous le manteau, les identifications et les fantasmes masculins. L'identité sexuée est définitivement fixée: L. se rêve en tant qu'homme s'imaginant pouvoir vivre une sexualité virile. Sa maternité ne changera rien à ses fantasmes, car nous sommes bien loin d'une « simple » envie de pénis (idéalisé) enfin assouvie (Chasseguet-Smirgel, 1964; Faure-Pragier, 1999). Il est plus vraisemblable de penser que l'adoption de conduites masculines, partie émergente d'une intense activité fantasmatique ancrée dans sa fiction identitaire, relève d'un évitement de la mère – vécue comme affectivement distante – par manque d'un *contact identificatoire* satisfaisant (Chiland, 1997).

Statut psychique de la maternité

Quel est le statut psychique du bébé conçu dans ces conditions? Il pourrait bien représenter une tentative d'échapper à la mère en cessant d'être fille (Faure-Pragier, 1999), mais aussi un prolongement de soi (ce qu'elle craint consciemment de reproduire comme elle en témoigne au cours de la thérapie), donc la négation du désir d'enfant et/ou une offrande à la mère afin de « revivre, en position inversée, une relation primaire » à celle-ci (Aulagnier, 1975, p. 233). Ou encore un phallus pour elle-même ou pour la mère, schéma dont J. Cosnier a, par ailleurs, montré la trop grande simplicité (Cosnier, 1987). Peut-être s'agirait-il plutôt de ce que certains ont appelé un *enfant-fétiche*, enfant visant à maintenir intact le fantasme bisexuel de complétude narcissique, d'être tout (Mathon-Tourné, 2015), fantasme transmis par la mère de L.? Mais la maternité pourrait tout aussi bien correspondre à la « perte du “garçon manqué”, de cette partie du Moi de la femme qui a longtemps résisté à le devenir », ou tout à la fois (Ferraro et Nunziante-Cesaro, 1990, p. 96).

L. n'exprimera à aucun moment un désir d'enfant ni parlera d'elle-même en termes de future mère. Sa « maternalité » sera surtout caractérisée par sa crainte de perdre l'enfant en relation à l'équilibre narcissique bousculé, et par le rapprochement à sa mère que le bébé rend possible. On pourrait parler d'un *bébé médiateur* ou transitionnel entre fille et mère. Ce même rapprochement réveillera chez sa mère un mouvement d'appropriation/emprise sous la forme d'une *re-prise* de sa fille dans son giron, sans tenir absolument compte de ses désirs ni du tiers. L'accouchement, dont elle anticipera minutieusement tous les détails, pourrait alors être vu comme une « forme génitalisée du détachement du corps de la mère » (Godfrind, 2016, p. 61), même si, pour certains auteurs, c'est tout le contraire qui peut

arriver ! Rappelons-nous que, pendant les premiers mois de sa thérapie, L. avait rêvé d'être un bébé dans un œuf-berceau. Le bébé à venir symboliserait-il alors virtuellement sa propre re-naissance ou une *appropriation subjective* féminine en dehors de l'emprise maternelle aliénante ?

Conclusion

Notre époque nous confronte à des mutations anthropologiques majeures qui touchent de près notre identité et notre auto-perception. Notre monde globalisé, de plus en plus complexe, force tout individu à jongler avec des flux incessants de liens, rôles, réseaux, informations, etc. qui favorisent l'émergence d'un *soi pluriel*. Certains sociologues parlent d'ailleurs de nos contemporains comme de « dividus » décentrés.

Dans ce contexte favorisant la multiplicité et les changements rapides, les binarismes majeurs qui ont bâti notre perception de la réalité dans notre monde occidental ont volé en éclat, y compris en ce qui concerne l'identité dite sexuée. De nouvelles constellations familiales (homosexuelles, trans, etc.) se sont multipliées, soutenues par la *pluralité psychique*, ou encore *multiplicité interne*, et la plasticité des identifications bisexuées (Ayouch, 2018 ; Bayard, 2014).

Prônée par les *gender studies* depuis les années 70 pour lutter contre la soi-disant biologie « objective » et les diktats imposés aux femmes par la société patriarcale, l'expérimentation des genres et des sexualités a trouvé une caisse de résonance majeure dans l'essor des réseaux sociaux et d'Internet. Il est alors devenu aisé de s'inventer de nouvelles identités, parfois vécues comme plus authentiques, ou encore de virtualiser des aspects de soi qu'il serait plus difficile de vivre dans la réalité.

La présentation d'une situation clinique complexe m'a amené à étudier quelques facettes du processus identitaire et plus particulièrement de l'identité sexuée, de la construction psychique de la féminité et l'expérience de la maternité sous le signe de la bisexualité psychique. J'ai proposé plusieurs hypothèses, coexistantes, à l'image des identifications/personnages/désirs/ etc. multiples qui constituent notre *multiplicité intérieure* (Bayard, 2014), pour essayer de comprendre le fonctionnement psychique de cette patiente et ses « blocages ».

Si les études du genre et les études postcoloniales héroïsent l'indistinction sexuelle et l'hybridation contre tout stéréotype identitaire sociétal, force est de constater qu'ils font l'impasse sur la corporalité fondatrice de notre être-au-monde et sur les événements de vie à l'origine de notre construction

psychique singulière. Loin d'une performance subvertissant la « soumission originaire au pouvoir » (Butler, citée par Prokhoris, 2016, p. 2) ou d'une agentivité (*agency*) combinant ou brouillant volontairement le féminin et le masculin, etc., les difficultés identitaires bien réelles de L. plongent vraisemblablement leurs racines profondes dans son enfance et dans l'intimité de sa relation archaïque avec sa mère.

Sans sous-estimer l'importance des rôles sociétaux imposés et de l'éducation, ni l'influence de la biologie que les progrès de la science vont continuer à élucider, c'est bien le *roc des interactions précoces*, au creux d'un « nœud charnel » et d'une « profondeur infuse » qui constituent le « nid matriciel » (Louis-Combet, 1996, p. 29, 15 et 12) de notre identité forcément plurielle et changeante.

Stefano Monzani
stefano.monzani@etat.ge.ch

Notes

1. Je remercie le Dr L. Soldati pour nos fructueux échanges.
2. Au contraire de ce qu'affirme J. Butler par le concept de « mélancolisation du genre », comme forclusion de l'identité homosexuelle sous la pression hétéronormée sociétale.
3. À l'instar des héroïnes de l'écrivain P. J. Jouve, cité en exergue, toutes stériles, se situant entre femme et homme.

Références

- Argant-Le-Clair, M.-C. (2003). Violence insidieuse dans la relation mère-fille. *Filigrane*, 12 (1), 128-143.
- Ayouch, T. (2018). *Psychoanalyse et hybridité: genre, colonialité, subjectivations*. Leuven : Leuven University Press.
- Badinter, E. (2011). *Le conflit : la femme et la mère*. Paris : Le livre de Poche.
- Balasc-Variéras, C. (2003). Le féminin empêché. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 51 (1), 61-65.
- Balestrière, L. (2003). Entre mère et fille : hystérie ou mélancolie ? Dans J. André *et al.* (dir.), *Mères et filles. La menace de l'identité* (p. 77-95). Paris : Presses universitaires de France.
- Bataillon, N. (2016). Consistance et densification de l'identité féminine. *Le Coq-Héron*, 226 (3), 122-127.
- Bauduin, A. (1994). L'aliénation érotique de la fille à sa mère. *Revue française de psychanalyse*, 58 (1), 17-31.
- Bayard, P. (2014). *Il existe d'autres mondes*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Bonnet, G. (1996). *La violence du voir*. Paris : Presses universitaires de France.
- Brun, D. (2015). La mélancolie féminine aux origines de la maternité. *Cliniques méditerranéennes*, 92 (2), 109-120.
- Butler, J. (2009). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*. Paris : Éditions Amsterdam.

- Bydlowski, M. (2002). *Je rêve d'un enfant*. Paris: Odile Jacob.
- Cabrera, S. (2015). Relation homosexuelle masculine entre père et fille. *Revue française de psychanalyse*, 79 (3), 764-772.
- Castel, R. (2003). *La métamorphose impensable. Essai sur le transexualisme et l'identité personnelle*. Paris: Gallimard.
- Chabert, C. (2007). Le complexe d'Œdipe entre renoncement et perte. Dans G. Cabrol, F. Nayrou et H. Parat (dir.), *Actualité de l'France* (p. 87-117). Paris: Presses universitaires de France.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1964). La culpabilité féminine. Dans J. Chasseguet-Smirgel, *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine* (p. 129-180). Paris: Payot.
- Chiland, C. (1997). L'identité sexuée: clinique et méthodologie. Dans P. Coslin et al. (dir.), *Garçons et filles, hommes et femmes* (p. 19-40). Paris: Presses universitaires de France.
- Chiland, C. (2011). Les mots et les réalités. *L'information psychiatrique*, 87 (4), 261-267.
- Chiland, C. (2013 a). Un psychanalyste dans la tourmente autour du sexe, du genre et de la sexualité. *Perspectives psy*, 52 (3), 259-268.
- Chiland, C. (2013 b). Utilité d'un glossaire pour clarifier les problèmes concernant le genre et l'homosexualité. *PSN*, 11 (4), 7-19.
- Chiland, C. (2016). Qu'est-ce que le genre? *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 64, 1-6.
- Cosnier, J. (1987). *Destins de la féminité*. Paris: Presses universitaires de France.
- Cournut-Janin, M. (1998). *Féminin et féminité*. Paris: Presses universitaires de France.
- Cyrino, R. (2014). *Le genre: du déterminisme biologique au déterminisme social?* Paris: L'Harmattan.
- Dafflon Nouvelle, A. (2010). Pourquoi les garçons n'aiment pas le rose? Pourquoi les filles préfèrent Barbie à Batman? Dans S. Croity-Belz et al. (dir.), *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte* (p. 25-40). Toulouse: Éditions Érès.
- D'Amore, S. (2010). *Les nouvelles familles*. Louvain-la-Neuve: De Boeck.
- Dargent, F. (2013). Entre mère et fille: un arrachement sans fin? *Revue française de psychanalyse*, 77 (2), 415-426.
- Dejours, C. (2003). Pour une théorie psychanalytique de la différence des sexes. Dans A. Green et al. (dir.), *Sur la théorie de la séduction* (p. 55-69). Paris: Éditions In Press.
- Faure-Pragier, S. (1999). Le désir d'enfants comme substitut du pénis manquant: une théorie stérile de la féminité. Dans J. Schaeffer et al. (dir.), *Clés pour le féminin. Femme, mère amante et fille* (p. 41-55). Paris: Presses universitaires de France.
- Faure-Pragier, S. (2003). Défaut de transmission du maternel. Absence de fantasme, absence de conception? Dans J. André et al. (dir.), *Mères et filles. La menace de l'identique* (p. 53-77). Paris: Presses universitaires de France.
- Ferraro, F. et Nunziante-Cesaro, A. (1990). *L'espace creux et le corps saturé*. Paris: Des femmes.
- Fourment-Aptekman, M.-C. (2001). La grammaire au féminin. Dans S. Lesourd (dir.), *Le féminin: un concept adolescent?* (p. 149-159). Toulouse: Éditions Érès.
- Fua, D. (1995). Féminité, maternité: fils rouges, continent noir. *Psychologie clinique et projective*, 1 (1), 73-85.
- Gaille, M. (2011). *Le désir d'enfant*. Paris: Presses universitaires de France.
- Giuffrida, A. (2009). Désir d'enfant... désir sans sujet? Dans J. André (dir.), *Désirs d'enfant* (p. 67-84). Paris: Presses universitaires de France.
- Godart, E. (2016). *Je selfie donc je suis*. Paris: Albin Michel.
- Godfrind, J. (2001). *Comment la féminité vient aux femmes*. Paris: Presses universitaires de France.

- Godfrind, J. (2016). Le féminin appelle le masculin. Dans J.-M. Chauvin (dir.), *Les écueils du féminin dans les deux sexes* (p. 57-73). Paris: Campagne Première.
- Golse, B. (2017). Identité sexuée ou sexuelle, développement et racines précoces de la bisexualité psychique. *Imaginaire et Inconscient*, 39 (1), 15-31.
- Guignard, F. (2002). Mère-fille: entre partage et clivage. Dans Th. Bokanowski et F. Guignard (dir.), *La relation mère-fille* (p. 11-41). Paris: Éditions In Press.
- Haraway, D. (2007). Manifeste cyborg: science, technologie et féminisme socialiste à la fin du xx^e siècle. Dans *Manifeste cyborg et autres essais* (p. 29-105). Paris: Exils Éditeurs.
- Heenen-Wolff, S. (2017). *Contre la normativité en psychanalyse*. Paris: Éditions In Press.
- Hefez, S. (2013). *Le nouvel ordre sexuel*. Paris: Le livre de poche.
- Hérault, L. (2014). *La parenté transgenre*. Aix-Marseille: Université de Provence.
- Hurstel, F. (2004). Le regard du père. *Adolescence*, 22 (3), 553-560.
- Huston, N. (1996). *Désirs et réalités*. Paris: Actes Sud.
- Jauréguiberry, F. (2000). Le moi, le soi et Internet. *Sociologie et sociétés*, 32 (2), 136-152.
- Josset, R. (2012). De l'individu au dividu. Dans M. Maffesoli et B. Perrier, *L'homme postmoderne* (p. 87-97). Paris: F. Burin Éditeur.
- Jullien, F. (2019). *L'inouï*. Paris: Grasset.
- Jung, J. (2015). Le narcissisme primaire, le double et l'altérité. *Recherches en psychanalyse*, 19 (1), 77-86.
- Kaës, R. (2015). *L'extension de la psychanalyse*. Paris: Dunod.
- Lancôt-Bélanger, M.-C. (2003). Le devenir-femme: entre déception et catastrophe. *Filigrane*, 12 (1), 118-127.
- Laplanche, J. (2014). Le genre, le sexe, le sexual. Dans *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien* (p. 153-193). Paris: Presses universitaires de France.
- Laplantine, J. (2015). *Je, nous et les autres*. Paris: Le Pommier.
- Leben-Loison, L. (2014). L'infertilité comme avatar du lien ravageant fille-mère. *Cliniques méditerranéennes*, 89 (1), 61-74.
- Le Breton, D. (2006). La sexualité en l'absence du corps de l'autre: la cybersexualité. *Champ psy*, 43 (3), 21-36.
- Lechartier-Atlan, C. (2001). La grossesse « mère » de toutes les séparations. *Revue française de psychanalyse*, 65 (2), 437-449.
- Le Guen, A. (2001). *De mères en filles. Imagos de la féminité*. Paris: Presses universitaires de France.
- Leguil, C. (2015). *L'être et le genre*. Paris: Presses universitaires de France.
- Leguil, C. (2018). « Je ». Une traversée des identités. Paris: Presses universitaires de France.
- Leroux, Y. (2016). Les jeux vidéo et l'expérience transitionnelle. Dans D. Marcelli (dir.), *Les nouveaux objets transitionnels* (p. 89-105). Toulouse: Éditions Érès.
- Louët, E. et Chabert, C. (2011). La mélancolie, un destin de la passivité. *L'évolution psychiatrique*, 76, 31-42.
- Louis-Combet, C. (1996). *Des mères*. Paris: Éditions Lettres vives.
- Mathon-Tourné, L. (2015). Quand l'avènement d'un enfant-fétiche participe à singulariser la maternité. *Cliniques méditerranéennes*, 92 (2), 135-148.
- Mathon-Tourné, L. et Boisseuil, A. (2016). Une bisexualité psychique singulière à chaque maternité. *Dialogue*, 212, 45-58.
- McDougall, J. (1964). Considérations sur la relation d'objet dans l'homosexualité féminine. Dans J. Chasseguet-Smirgel, *La sexualité féminine* (p. 221-268). Paris: Payot.
- Missonnier, S. (2009). L'enfant sauvage idéal. *Le carnet PSY*, 140 (9), 38-43.
- Monzani, S. (2014). Bodies and men: Vicissitudes of the masculine in man. Dans A. Besser (dir.), *Handbook of the psychology of narcissism* (p. 79-105). New York: Nova publishers.

- Monzani, S. (2015). Du sexe, de l'identité et autres transgressions du genre. *Cahiers de psychologie clinique*, 45 (2), 15-41.
- Monzani, S. (2018). L'animal de compagnie comme médiateur. *Topique*, 142, 107-121.
- Monzani, S. (à paraître). *Qui a peur de Pierre Bayard? Les fictions du possible*.
- Moulin, G. (2015). De femme à mère: une trajectoire du sexuel. Dans J. André, *Folies de femmes* (p. 47-60). Paris: Presses universitaires de France.
- De M'Uzan, M. (1970). Le même et l'identique. *Revue française de psychanalyse*, 34 (3), 441-453.
- De M'Uzan, M. (2005). *Aux confins de l'identité*. Paris: Gallimard.
- De M'Uzan, M. (2015). *L'inquiétude permanente*. Paris: Gallimard.
- Péju, P. (2004). *Pedophobia*. La haine et la peur des enfants. Dans R. Harvey et al., *Politique et filiation* (p. 15-34). Paris: Éditions Kimé.
- Perea, F. (2010). L'identité numérique: de la cité à l'écran. Quelques aspects de la représentation de soi dans l'espace numérique. *Les enjeux de l'information et de la communication*, 1, 144-149.
- Poza, S. (1994). *Lecture critique des romans de Pierre Jean Jouve*. Paris: Librairie Minard.
- Prokhoris, S. (2016). *Au bon plaisir des « docteurs graves »*. Paris: Presses universitaires de France.
- Rouyer, V. (2004). Bébé au masculin, bébé au féminin? De la distinction de sexe à l'identité sexuée. Dans M. Dugnat, *Féminin, masculin, bébé* (p. 93-104). Toulouse: Éditions Érès.
- Saiët, M. (2008). Tissus féminins. *Cliniques méditerranéennes*, 78 (2), 225-242.
- Schaeffer, J. (2005). Antagonisme et réconciliation entre féminin et maternel. *Dialogue*, 169 (3), 5-18.
- Schaeffer, J. (2011). Les portes des mères. *Revue française de psychanalyse*, 75 (5), 1623-1630.
- Schaeffer, J. (2013). La chrysalide pubertaire. Dans R. Frydman et M. Flis-Trèves (dir.), *Ruptures* (p. 7-22). Paris: Presses universitaires de France.
- Sironi, F. (2011). *Psychologie des transsexuels et des transgenres*. Paris: Odile Jacob.
- Sironi, F. (2013). Les métiers culturels et identitaires. Un nouveau paradigme contemporain. *L'Autre*, 14 (1), 30-42.
- Stoller, R. (1989). *Masculin-féminin?* Paris: Presses universitaires de France.
- Vallée, E. (1977). Les femmes qui ne veulent pas d'enfant. *Les Cahiers du Grif*, 17-18, 15-24.
- Wittig, M. (2001). *La pensée straight*. Paris: Éditions Amsterdam.